

La vie des Noirs avant le mot « racisme » ou celle des Juifs avant le mot « antisémitisme » n'était pas la même. Les mots ne protègent pas de la violence, ni de la bêtise humaine. Mais ils la nomment et, surtout, ils délimitent. Ils instaurent un cordon de sécurité, comme sur une scène de crime. Au-delà de cette limite, votre attitude n'est plus valable.

Ce n'est pas la même chose d'exercer une violence en se sachant dans son bon droit ou en sachant que l'on commet un délit. Cela n'empêche pas forcément le délit d'être commis, mais cela l'authentifie, le répertorie.

Au début était le Verbe. Sans mot, il n'y a pas d'histoire. Pas de faits.

J'ai donc voulu chercher un mot pour délimiter le territoire de la violence faite aux femmes. Ce mot existait « avant ». Et il existe également sur le net. C'est la contraction de *gynè* (femme) et de phobie (peur, crainte, mépris).

La gynophobie désigne toutes les violences faites aux femmes parce qu'elles sont femmes. Cela peut aller de la simple insulte dans la rue à la lapidation. Du viol conjugal au mariage forcé. Il englobe tout ce qui fait qu'être une femme en ce monde provoque une violence. Quelle qu'elle soit.

À l'heure ou des mots comme « zlataner » entrent dans le dictionnaire, il me semble que « gynophobie » a largement sa place pour protéger, et à terme équilibrer, ce monde qui chavire.

J'ai beaucoup réfléchi à ce qui avait entraîné ce déséquilibre majeur. Tout comme je ne comprends pas que, à une certaine époque, parce que quelqu'un avait la peau noire,

on trouvait légitime de l'arracher à son pays, de lui mettre des fers aux pieds et de le vendre comme esclave, je suis tout aussi interloquée par le fait que parce que l'on naît femme, on peut être tuée à la naissance (Inde, Chine), excisée (Afrique), mariée de force (Afrique, Moyen-Orient), violée, tabassée, réduite en esclavage, sexuel ou domestique... Comme si le soleil ne brillait que pour une seule partie de la planète.

D'une manière générale, pour que les choses changent, il faut : le vouloir, constater les faits, agir.

Vouloir :

Je pense sincèrement que la majorité (silencieuse) du monde veut que les choses changent. Dans certains pays d'Afrique où l'excision était de rigueur pour toutes les femmes, beaucoup d'hommes ne veulent plus aujourd'hui d'une épouse excisée... Comme le but de l'excision était de rendre la femme « propre » pour trouver un mari, il commence aujourd'hui à se former un mouvement inverse. À terme, on sait que l'excision disparaîtra.

Mais d'ici là, combien de petites filles hurleront encore quand la lame du couteau à peine désinfecté viendra couper la chair la plus belle et la plus vivante de leur corps ?

Chaque année qui passe, ce sont des millions de cris engloutis dans le silence assourdissant de l'inconscience collective.

L'humanité a connu sa renaissance au moment de l'essor de l'imprimerie. Avoir enfin accès à la connaissance fait forcément évoluer. Internet est notre troisième révolution, après celle de l'écriture et de l'imprimerie. Notre troisième chance d'évoluer. Mais le temps perdu l'est irrémédiable-

ment. Pourquoi traîner ? Pourquoi ne pas rendre possible aujourd'hui ce qui sera indéniable demain ?

Constater les faits :

En inventant le mot gynophobie, on crée un panier dans lequel ranger des tonnes de faits auparavant disparates. Sans panier, pas de constat possible. Pas même de chiffres utilisables. Entre les chiffres de l'ONU, de l'Unesco, de la banque mondiale, de SOS Médecins, des multiples associations de défense des droits des femmes, il n'existe pas un organisme regroupant toutes ces données.

La création du mot gynophobie implique de créer également des datas et de les réunir. Car, dans notre monde du cerveau gauche, tout ce qui n'est pas une statistique n'existe pas. Et même quand celles-ci existent, elles sont disparates.

La création d'un observatoire de la gynophobie permettra de regrouper les informations mais surtout d'en créer de nouvelles. Car l'alerte ne peut être donnée qu'avec des statistiques, des chiffres qui disent le malheur du monde, tout comme les scientifiques ont besoin de preuves pour en constater la beauté.

Agir :

Que faire qui n'ait pas encore été fait ? Que demander qui n'ait pas encore été demandé ? De nombreuses associations ne cessent de parer au plus pressé en matière de violences, viol, mariage forcé, esclavage sexuel, droit à l'éducation... et j'en passe. Là où il y a du malheur, notre monde crée des ONG, toutes plus méritantes les unes que les autres et qui n'ont pas attendu la création d'un mot ou d'un observatoire pour agir sur le terrain.

Mon action ne veut pas se substituer à la leur.

Même si toutes ces actions sauvent le bateau femme de différents et récurrents naufrages, il n'en reste pas moins qu'il s'agit de sauvetage, à l'instar des Restos du cœur que Coluche n'imaginait que pour répondre à une situation d'urgence.

Mais l'urgence est devenue routine et la routine, comme chacun sait, endort. Il est aujourd'hui devenu normal que les Restos du cœur nourrissent des millions de personnes en situation précaire alors qu'il aurait été bien plus normal que plus personne ne subisse cette précarité.

Il est devenu normal, ou en tout cas nous nous sommes faits à l'idée, que les femmes souffrent d'être des femmes et que la vie soit plus dure pour elles.

C'est cette normalité-là qu'il me semble urgent de faire évoluer. Il n'y a pas de fatalité au statut de la femme. Il y a un monde qui ne peut tourner rond qu'équilibré entre ses pôles masculin et féminin.

Il ne s'agit plus de demander pour obtenir, mais bien de prendre conscience que le problème du féminin en ce monde est le problème du monde entier... Tout comme une goutte de poison peut contaminer des litres d'eau.

La pureté est d'ailleurs au centre des débats. Car avant tout, les problèmes des femmes ont démarré avec cette notion de pureté.

C'est par ce canal que s'est introduite la défiance. Toutes les religions monothéistes ont, chacune à leur manière, institué, décidé, imposé que les femmes à un moment ou dans certaines situations pouvaient être impures. Et donc, comme du poison, pouvaient contaminer ce qui était pur (les hommes, le rapport à Dieu...).

Le monothéisme a eu du mal à s'imposer et les trois grandes religions monothéistes n'étaient pas à la mode au moment de leur création. Il leur fallait innover, ou enfoncer des portes ouvertes, se revendiquer comme seul accès au paradis, au juste, au bon... Comme tous ceux qui veulent gagner des voix... C'est de bonne guerre, mais c'est la guerre quand même !

La guerre de l'autre sexe s'est faite de manière pernicieuse. Avant (le monothéisme), c'était la loi du plus fort. C'est devenu celle de la pureté. Les femmes ont perdu sur les deux tableaux. Et voilà comment la peinture d'aujourd'hui s'écaille. Voilà comment, en 2016, on endure encore la queue de la comète monothéiste, illuminant le Dieu du ciel au-dessus de la terre-mère. Car pour les anciens, la Terre est cette mère qui nous nourrit, nous porte et nous supporte, même. Mais la Terre (comme la mer) n'en peut physiquement plus de ces viols et violences perpétrées à son encontre. L'écologie n'est autre que le féminin de l'économie, et elle souffre, car le féminin du monde est en souffrance.

Beaucoup de textes ont été écrits sur le sujet et je n'entre-rais pas dans le détail. Mais je veux quand même faire un petit tour du côté de la pureté, et de la pudeur, plus pernicieuse encore.

Les religions parlent beaucoup de pudeur... et dérivent facilement sur la pureté. Quand la secte Boko Haram enlève des Nigérianes dans leur école, elle estime que les livres (« boko » pour *book*, livre) sont impurs (*haram*, « impur » en arabe). Et convertit les fillettes pour les violer ensuite (avant, elles aussi étaient *haram*). Faire des lois (comme c'est le cas de ces religions) pour décider de ce qui est pur ou non peut engendrer de graves travers.

En distillant l'idée, par des textes, des pensées, des lois, que la femme peut être une tentatrice, éloigner du droit chemin, être impure à certains moments de son cycle... d'une manière ou d'une autre, on insuffle l'idée d'un danger lié à la femme. Entre un Dieu qui assure un ticket première classe pour le paradis (éternel), et une femme qui peut donner quelques secondes de plaisir (charnel) sur cette terre, il paraît évident que l'on choisit le premier.

Mais renoncer au plaisir charnel est, comme on le sait, très compliqué.

Tout comme le sida qui a calmé les ardeurs et la libido du monde, le « risque » de s'éloigner du paradis à cause des femmes fait un peu penser à une sorte de virus. Comme si le virus de l'homme, c'était la femme...

Depuis que je suis jeune, je me demande souvent ce qu'aurait été le monde s'il n'y avait eu qu'un seul commandement : « Profitez de ce petit moment de vie et faites, donnez et recevez de l'amour... C'est un ordre de Dieu... »

C'est ce que, dans une formule 2.0, je nomme les YOLO (*You only live once*, on ne vit qu'une fois) contre les YALLAH (ceux qui attendent le paradis pour être heureux) : l'envie de profiter de la vie plutôt que d'avoir peur de Dieu... L'amour contre la peur... Chaque action que l'on accomplit sur cette terre ne découle que de ces deux énergies. Malheureusement, la peur rapporte plus d'argent. Et c'est ce qui compte avant tout. L'argent, le pouvoir.

À fréquenter les hôpitaux et voir des personnes en fin de vie, pourtant, on se rend bien compte que la seule richesse d'une vie, c'est l'amour que l'on a donné et reçu. En début de vie aussi. Les yeux d'un nourrisson sont des océans de

plénitude et d'amour. Et quand la rencontre avec la mère se fait normalement, c'est l'amour fou.

Dans les pays où la vie ne vaut pas grand-chose, puisque c'est dans la mort que l'on trouvera le véritable bonheur, les femmes contrôlent peu les naissances, meurent beaucoup en couches et il y a encore comme une fatalité à naître femme.

Mais dans nos sociétés dites évoluées, le traitement du début et de la fin de vie, hypermédicalisé, en dit tout aussi long.

Avant il fallait enfanter dans la douleur, c'était une prescription biblique, donc c'était vrai. On ne pouvait contrôler ni ses grossesses ni ses accouchements. Les femmes étaient piégées dès qu'elles disaient oui à l'amour physique, qui rimait souvent avec amour tout court. Car les femmes ont cette qualité de croire, je ne dirais pas bêtement, mais naïvement, à l'amour et toute l'histoire du monde leur donne tort... Si une femme tombait enceinte hors mariage, c'était le déshonneur, l'impureté pour elle. Jamais il ne s'agissait de punir le co-coupable, l'homme qui lui avait fait cela.

Et c'est encore vrai dans la majorité du monde d'aujourd'hui. Alors que le droit à l'avortement semblait acquis et bien acquis, en ces temps troublés, c'est une des premières choses qui revient sur le tapis... Aux États-Unis, le nombre d'États où l'avortement est légal recule. En Espagne, il y a deux ans, il était question de le supprimer et aux récentes élections régionales on a vu Marion Maréchal-Le Pen le remettre en cause à sa folle manière.

La prise de conscience est choquante : le moindre sursaut nationaliste ou puritain s'en prend systématiquement au corps des femmes. La cause en est-elle qu'il n'est nullement question de corps dans la Déclaration universelle des droits

de l'Homme ? En tout cas, je pense qu'il faut réintégrer le corps (y compris donc féminin) dans ces droits-là...

Et puis, il y a tout le rapport à la maternité, l'enfantement, l'accouchement. Le domaine des femmes, là où personne (enfin !) ne leur conteste leur rôle (et pour cause). Dans nos sociétés modernes, les accouchements hypermédicalisés sont censés protéger les femmes. En est-on bien sûr ? Le médecin et même l'État, en proposant le sans douleur, le sans risque, ne s'est-il pas, lui aussi, substitué à Dieu en dictant aux femmes leur conduite pendant le seul moment de leur vie où elles peuvent expérimenter leur plein « Pouvoir » ?

Je n'en suis pas si certaine.

Dans les pays nordiques, en Allemagne, et surtout aux Pays-Bas, on fait la différence (très facile) entre les grossesses à risque et celles plus normales. On a créé des maisons de naissance et facilité l'accouchement à domicile en redonnant les pleins pouvoirs aux sages-femmes qui font, dans la majorité des cas, tout le travail. Les femmes se réapproprient leur corps et leur formidable pouvoir (ce n'est évidemment pas le seul) de mettre au monde. De laisser la vie s'emparer d'elles et les traverser... Cette force, ce don, les sociétés modernes s'en emparent et en destituent les femmes en leur vendant de la peur et de l'insécurité (tiens, tiens, comme au journal de 20 heures). Pour preuve, la politique intolérable de la France ces vingt dernières années qui ferme les petites unités, qui veut faire du chiffre et déshumanise la naissance sous couvert de sécurité... Les chiffres de la mortalité infantile sont bien moins bons que dans les pays où l'on accouche dans la douceur. En fait, on enlève le pouvoir aux sages-femmes et aux futures mères... pour le

distribuer à l'obstétricien et l'État (le masculin) qui arrive souvent quand tout le travail a été fait.

Il ne vient à l'idée de personne de passer de la douleur à la douceur...

La peur et l'insécurité sont nos boucliers contre l'amour, qui ne peut se vivre qu'avec un féminin et un masculin accomplis.

Quand je lis un témoignage de viols collectifs, véritable arme de guerre aujourd'hui, je me demande toujours quel a été le parcours qui a conduit un nourrisson regardant sa mère en attendant d'elle autant d'amour à finir en violeur fou ? Que s'est-il passé pour qu'on brutalise à ce point celles qui donnent la vie ?

Pourquoi les femmes du monde ne sont-elles pas, ou plus, des déesses comme au temps des pharaonnes, des dieux anciens, des déesses-mères ?

Où va l'amour quand il s'en va et pourquoi n'est-il pas le propre de l'homme ? Comment même est-il devenu le sale, le pourri, l'impur de l'homme ? Pourquoi est-il plus grave aux États-Unis de montrer ses seins que de garder une arme à la maison ? Pourquoi des organismes aussi jeunes et modernes que Facebook ou Instagram interdisent-ils la nudité féminine mais laissent toutes les violences s'exprimer ?

J'avais été ultra-choquée lorsque Facebook avait retiré la photo du tableau de Gustave Courbet, *L'Origine du monde*, et laissé celui d'une statue d'Apollon par Michel-Ange, tout aussi nu.

Quand des jeunes filles d'aujourd'hui ont tendance à se voiler, à partir faire le djihad, quitte à devenir des esclaves, c'est que nos sociétés ont échoué à proposer des modèles qui épanouissent les êtres, quels qu'ils soient. La cause des

femmes semble à bout de souffle, être féministe est presque une grossièreté, alors qu'il ne s'agit que de refuser l'inégalité réelle entre hommes et femmes.

Si les Femen sont un peu les Malcom X de ce combat, comment pourrait-on en être les Luther King ? Car, comme lui, j'ai un rêve...

Faire changer de camp la honte, « l'impureté ». Juste ça. Bien sûr, il y a du travail. Dans les écoles avant tout. Faire de la communication non violente une matière obligatoire. Redéfinir le rapport au corps, au corps de la femme aussi. Parler de désir au masculin comme au féminin, apprendre à ne pas ricaner au fond de la classe pendant le cours d'éducation sexuelle, mais bien au contraire à parler ouvertement, à apprendre aux enfants et surtout aux adolescents à libérer une parole souvent pleine de doutes, de peur et même parfois de violences. Ne pas effacer les différences culturelles cristallisées par les récents événements de viols collectifs à Cologne. Redéfinir ce qu'est la féminité, en parler, rééduquer les hommes dans leur libido, leur conception du respect. Au Kenya, la mise en place, dans les classes de 3^e, de programmes pour enrayer les viols en a fait baisser le nombre de 25 % en seulement deux ans. C'est donc bien une volonté d'enrayer les viols, la violence qui pourra changer les choses.

Dans les années 1970, quand on disait « Faites l'amour pas la guerre », ce n'était pas juste un slogan qui sonnait bien. C'est une réalité physique : la violence, ce n'est rien d'autre que de la libido froissée.

La véritable rencontre Masculin-Féminin n'a encore jamais eu lieu dans aucune société, où la hiérogamie serait la norme, contrairement à la déshonorante polygamie ou

la souvent triste monogamie. Le terme même est peu usité, il signifie simplement la possibilité de vivre le sacré dans l'union de deux êtres. N'en déplaise à Dieu, le couple hiérogame mène lui aussi au sacré et à l'éternité en ce monde. Car c'est avant tout de cela qu'il s'agit dans le rapport au féminin et au masculin : la capacité de l'être humain à accepter l'altérité. À comprendre que l'Autre n'est pas l'ennemi. À dépasser ce stade primitif de la peur de l'autre pour le transformer en amour de l'autre. C'est l'alchimie dont les être humains sont capables. Je pense même que c'est notre seule mission.

Et j'espère qu'il ne faudra pas attendre, comme nous le suggère Hollywood depuis des années, l'invasion d'extra-terrestres pour comprendre que nous, les Terriens, les Humains, ne sommes qu'un seul et même cœur, battant à l'unisson de ses deux pôles, masculin et féminin.

Lisa Azuelos est la présidente de l'association « Ensemble contre la gynophobie ». Elle fut l'instigatrice en France du mouvement « Bring back our girls ». Elle a réalisé le film 14 millions de cris, et c'est à la suite de cette action qu'elle s'est aperçu qu'il manquait le mot gynophobie. Lisa est également réalisatrice (Comme t'y es belle, LOL, Une rencontre...), productrice et scénariste.